



HAL
open science

”Être vu nu par son chat !”

Charles Ramond

► **To cite this version:**

Charles Ramond. ”Être vu nu par son chat !”. ”Pudeur et nudité -Pourquoi le sexe des humains est-il toujours caché ?”, Journée d’enseignement de sexologie de l’université Paris-Descartes, Resp. Nicolas THIOUNN et Philippe BRENOT., Dec 2013, Paris, France. <halshs-00922968>

HAL Id: halshs-00922968

<https://shs.hal.science/halshs-00922968v1>

Submitted on 6 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

[Samedi 14 décembre 2013, Hôpital Européen Georges Pompidou, Intervention lors de la Journée *Pudeur et nudité – Pourquoi le sexe des humains est-il toujours caché ?*, Journée d'enseignement de sexologie de l'université Paris-Descartes, Resp. Nicolas THIOUNN et Philippe BRENOT. [Affiche de la conférence.](#)]

« Être vu nu par son chat ! »

Par Charles RAMOND
Université Paris 8 / EA 4008 LLCP

La question « pourquoi le sexe des humains est-il toujours caché ? » a quelque chose de tellement massif et évident qu'elle en devient déroutante. Comme si l'on demandait pourquoi les hommes sont debout, ou ont deux bras et deux jambes. La pudeur, la dissimulation du sexe font si intuitivement partie de la définition de l'homme comme être de culture et non pas de nature, comme différent de l'animal, qu'on a un peu l'impression de se demander, en posant une telle question, pourquoi un homme est un homme ?

Si on demeure un instant sur la question, un certain nombre de sous-réponses apparaissent possibles, de nature très diverses. D'abord il n'est pas vrai que le sexe des humains soit toujours caché : ce n'est pas le cas chez naturistes, mouvement assez important. Et même lorsqu'il n'est pas question de naturisme, il y a en société des stratégies de présentations du sexe : je pense par exemple aux collants extrêmement moulants des danseurs classiques, ou des lutteurs, qui ne nous laissent pas du tout ignorer la présence du sexe, chez l'homme au sens de masculin bien sûr –on peut aussi penser aux « braguettes » si abondamment décrites par Rabelais. Pour les femmes, c'est évidemment plus difficile, mais il existe aussi des vêtements très moulants, qui

ne laissent rien ignorer de la féminité de celles qui les portent, même s'il s'agit de la présentation un peu paradoxale d'une quasi absence de relief. Et puis, le sexe à proprement parler est loin d'être le seul des « caractères sexuels ». Or ces derniers sont toujours ostensiblement présentés, ou mis en valeur : épaules, hanches, poitrine, barbe, etc. En réalité, les vêtements ou la mode en général ont le plus souvent pour fonction de donner à voir et à mettre en valeur ces caractères sexuels dits secondaires, mais parfaitement identifiables, si bien qu'on ne pourrait pas dire en toute rigueur que le sexe des humains soit toujours caché.

Bien sûr, je suppose, vu le contexte de cette intervention, que la question porte sur le sexe à proprement parler, *stricto sensu*, si j'ose dire. On doit alors imaginer des explications qui ne seraient pas strictement naturalistes, car ces dernières sont généralement peu plausibles. On peut sans doute, d'un point de vue naturaliste, invoquer des questions de fragilité ou de sensibilité particulières de ces parties du corps, qui expliqueraient qu'on les protège en les recouvrant. On peut aussi évoquer des questions d'hygiène ou de propreté, puisque le sexe et les organes servant à l'évacuation des excréments sont très proches. Les vêtements serviraient dans ce cas à protéger non pas le sexe nu des agressions de l'environnement, mais l'environnement des agressions du sexe nu. Vous ne verriez sans doute pas sans appréhension quelqu'un s'asseoir tout nu sur votre canapé recouvert de tissu clair... Désolé d'être si concret, mais aujourd'hui tout particulièrement, du fait du titre de mon exposé, je me sens tenu d'appeler un chat 'un chat', et de me demander si un « homme nu » serait « proprement » un homme. Sauf erreur de ma part, les naturistes ne s'assoient d'ailleurs jamais à cru sur une chaise ou un canapé, mais s'habillent ou mettent une protection quelconque. Surtout, des explications naturalistes de ce genre (protection ou hygiène) tomberaient sous l'objection évidente que chez les animaux on rencontre les mêmes caractéristiques de fragilité des organes et de problèmes potentiels d'hygiène, et que pourtant ils vont toujours « nus » (je propose ici de mettre « nus » entre guillemets, parce que, soucieux des méthodes du langage ordinaire, je suis obligé de noter tout de suite qu'on ne dit jamais, sauf erreur, d'un animal qu'il est « nu » -peut-être justement parce qu'il n'est jamais habillé ?). Et on ne voit pas bien, d'un point de vue darwinien, quel aurait été l'avantage sélectif de la dissimulation du sexe. Il est vrai que les hommes dominant tous les autres animaux, et étant les seuls à cacher leur sexe, on pourrait être tenté d'établir une relation de cause à effet entre les deux phénomènes. Mais inversement on ne voit pas qu'aucune autre espèce, hormis les hommes, l'ait emporté sur aucune autre par le fait d'avoir caché son sexe, et une telle dissimulation ne

semble avoir aucune incidence sur les capacités reproductives des différentes espèces.

Faire appel à une caractéristique psychologique comme la « pudeur » pour expliquer la dissimulation des sexes humains, masculin et féminin, ne serait d'ailleurs peut-être pas non plus une stratégie entièrement satisfaisante. On aurait un peu l'impression, à la manière de médecins de Molière, de baptiser le problème plutôt que de l'expliquer : la pudeur « expliquerait » la présence des vêtements cache-sexes tout autant que / aussi peu que la vertu dormitive du vin « expliquerait » le sommeil. D'ailleurs, la pudeur existe chez les naturistes. Et même pour ceux / celles qui ne sont pas naturistes, la pudeur dépend du contexte. Telle personne qui enlève le haut de son maillot sur la plage, ou s'y promène tranquillement en string, ne fera pas un pas hors de la plage sans sa robe ou sans un paréo. De même, la plupart des hommes ne se promèneraient pas en ville, même dans une station balnéaire, torse nu. Est-ce de la pudeur ? Du respect des règles ? C'est bien difficile à dire, tant la pudeur se distingue mal d'un sens du respect de ce qui est « décent » : « *decet* » en latin, c'est ce qui « convient », ce qui est « convenable », et donc qui concerne la plupart des règles et des comportements sociaux, bien au-delà du sexe. Vous pouvez vous sentir indécente et être jugée impudique si votre décolleté est trop profond d'un centimètre dans une réunion de famille, ou même avec des chaussures trop ouvertes. On sait que dans certaines religions on est considérée comme impudique si on montre ses cheveux, ou presque toute partie de son corps, et c'était le cas encore dans les pays catholiques il n'y a pas si longtemps que cela. Dans un passage significatif du *Château de ma mère*, deuxième volume des mémoires de Marcel Pagnol, les enfants et le père font un cercle autour de la mère qui doit changer de chaussures, pour que personne ne puisse voir un spectacle à ce point indécent.

La pudeur pourrait être rapprochée, sans doute, de ce qu'on appelle les « sentiments moraux » (thématique très présente dans la philosophie contemporaine) comme par exemple le « respect », le « mépris », le « sentiment d'injustice », le « désir de reconnaissance », le « sens de l'honneur », et surtout, bien sûr, « la honte ». Mais la pudeur, à y réfléchir, est assez différente de la honte, même si les deux termes ont en allemand un équivalent unique (*Scham*) : on peut avoir honte de bien d'autres choses que de se montrer ou d'être vu nu (on peut avoir honte, par exemple, comme chez Dostoïevski, d'être allé chez une prostituée, ou d'avoir été grossier avec un de ses parents). La pudeur a une dimension bien plus sociale et coutumière, là où la honte (ce ne serait bien sûr qu'une seule différence parmi bien d'autres possibles) aurait une dimension plus anthropologique et existentielle. Généralement, la pudeur passe avec l'âge, ou disparaît assez facilement dans

des circonstances particulières (douches en commun, vestiaires, hammam, ou examens médicaux) alors que la honte peut vous toucher à tout moment de votre vie.

Des explications politiques et/ou religieuses mériteraient d'être envisagées –je pense d'abord à la question de la circoncision, même si elle ne concerne que les humains de sexe masculin –on dit généralement « les hommes », mais c'est un terme compliqué à utiliser dans un tel contexte... Lors d'émeutes intercommunautaires, en Inde, il est arrivé que les musulmans soient pris à partie, déshabillés de force, et immédiatement lynchés lorsqu'il s'avérait qu'ils étaient circoncis –scènes horribles évoquées par le romancier américain William Gaddis dans son ultime roman *Le dernier acte* (titre original : *A Frolic of his Own*). On sait quel rôle la circoncision a joué pour l'identité juive. Le récent livre de Jean-Claude Milner, *Le sage trompeur*, est consacré à une analyse très minutieuse d'un passage du *Traité Théologico-Politique* de Spinoza (publié en 1670) entièrement consacré à cette question. Spinoza y déclarait notamment : qu'il « attribuait une telle valeur [...] au signe de la circoncision, qu'à lui seul il le jugeait capable d'assurer à la nation juive une existence éternelle ». On sait à quel point les juifs ont été persécutés, et souvent obligés de dissimuler les signes extérieurs de leur religion. La communauté des « marranes » (« porcs » en espagnol), qui avait adopté ces règles de comportement, fut néanmoins persécutée en Espagne et au Portugal. La famille de Spinoza, qui faisait partie de cette communauté, fut contrainte d'émigrer aux Pays-Bas au début du 17^{ème} siècle. Pour un « marrane », qui dissimule sa judéité en adoptant les comportements extérieurs d'un non-juif, il est hautement important de ne pas montrer son sexe...

Spinoza est le philosophe « marrane » légendaire, une des raisons pour lesquelles on l'a souvent soupçonné de double discours. Et Jacques Derrida a déclaré un jour devant une synagogue, lors d'une visite dans cette Algérie d'où il était issu, qu'il se considérait lui-même comme un « marrane dissimulé », un marrane qui cachait le fait qu'il était marrane, ou, comme il l'exprima en cette occasion, un « marrane de marrane », c'est-à-dire à la fois un descendant de ces juifs dissimulés qu'étaient les marranes, un héritier et un fils spirituel de Spinoza, mais de façon encore plus secrète, absolument et paradoxalement secrète : car s'il est possible de dissimuler quelque chose, entre autres son sexe ou sa circoncision, il est bien sûr impossible de dissimuler une dissimulation... Or Derrida, qui comme Spinoza s'est toujours senti à la fois proche et éloigné du judaïsme, a poursuivi toute sa vie, tout en sachant qu'il ne le réaliserait jamais, le projet d'écrire un grand ouvrage sur la circoncision. Il avait rassemblé à cet effet une documentation considérable. La question l'obsédait. Il est allé jusqu'à déclarer que toute sa philosophie, et tous ses thèmes principaux,

pouvaient être compris comme des images, ou des présentations indirectes, de la « circoncision », c'est-à-dire du fait de « couper », de « découper », toujours « autour » (*circumcidere*) –la « circoncision » se révélant ainsi l'un des noms possibles de la « déconstruction », qui est toujours aussi une opération de « redécoupage » des contextes, donc « autour » de certains « objets » ou notions prises pour objets.

De ce fait, Derrida, il s'en flatte d'ailleurs, est le premier philosophe à avoir introduit en philosophie des considérations, non pas sur le sexe ou le désir en général, mais bel et bien sur son propre sexe, son propre sexe circoncis. Et il a fait cela dans un texte au titre remarquable, comme bien des titres de Derrida, *Circonfession*, qui mélange évidemment le thème de la « confession » (saint Augustin, Rousseau), et celui de la « circoncision ». Je ne peux pas m'étendre, faute de temps, sur cet ouvrage. J'insisterai seulement sur un seul point, sur lequel Derrida insiste lui-même beaucoup : le Christ était circoncis. Bien sûr nous le savons intellectuellement, parce que nous savons que le Christ était un descendant de David, et parce que, sur presque toutes les croix, on peut lire « INRI », c'est-à-dire « Jésus le Nazaréen, Roi des Juifs » <*Iesus Nazarenus, Rex Iudæorum* –formule reprise de *Jean* 19, 19>. Mais on pourrait avoir tendance à oublier cette circoncision, tant le sexe du Christ est dissimulé sur les représentations que l'on peut en voir. Sur la croix, le Christ porte toujours un pagne, qui sans doute tombe très bas sur les hanches et sur le bas du ventre, mais qui, somme toute, cache ce sexe circoncis que, dans le contexte de la rivalité historique entre juifs et chrétiens, bien peu souhaiteraient voir. Il existe sans doute des tableaux de la circoncision du Christ (on en trouve au Louvre), mais cette représentation n'est guère présente dans l'imaginaire de nos cultures.

Ces préoccupations de la dissimulation, de la judéité, de la circoncision, de la nudité se croisent chez Derrida avec la constante interrogation qu'il mène sur ce qu'on appelle « le propre de l'homme », c'est-à-dire ce qui caractérise l'homme en propre, ce qui le distingue des animaux. Cette question fait le cœur de son tout dernier ouvrage, *L'animal que donc je suis*, publié posthume, et qui constitue donc, à bien des égards, son testament philosophique. Par bien des côtés, cet ouvrage intéressant et attachant se montre original sur la question de l'animalité et du rapport entre les hommes et les animaux. Derrida y fait le constat argumenté selon lequel, dans toute l'histoire de la philosophie, aucun philosophe en tant que tel, c'est-à-dire en tant que constructeur d'un système de pensée rationnel, aucun philosophe en tant que tel, donc, n'a jamais élevé une protestation de principe au sujet de la validité de la notion même

« d'animal », qui entraîne inévitablement, selon lui, les « bêtises » et les cruautés du spécisme. Derrida estime donc, dans ce dernier ouvrage, être le premier à avoir adopté une telle posture. Selon sa formule-slogan, « l'animal me regarde ». Derrida a alors des pages particulièrement sévères pour notre civilisation, et pour les traitements qu'elle réserve aux animaux, qu'il n'hésite pas à comparer aux massacres de masse entre humains au XX^{ème} siècle, et dont il prophétise qu'ils nous accableront un jour de la même honte. Derrida rattache toute cette attitude dominatrice, cruelle, et destructrice, des hommes à l'égard des animaux à l'entreprise, précisément, caractéristique de la philosophie occidentale, de chercher « le propre de l'homme », à savoir ce qui distingue les hommes des animaux –et il n'a eu de cesse, dans toute sa philosophie, de montrer les apories, les inconséquences, de cette recherche du « propre de l'homme ».

La scène qui ouvre *L'animal que donc je suis* intervient dans ce contexte général d'interrogation sur le « propre de l'homme ». C'est une scène familière et quotidienne : le moment où, sortant de sa douche, Derrida est « vu nu » par son chat :

Depuis le temps, donc.

Depuis le temps, peut-on dire que l'animal nous regarde ?

Quel animal ? L'autre.

Souvent je me demande, moi, pour voir, *qui je suis* – et qui je suis au moment où, surpris nu, en silence, par le regard d'un animal, par exemple les yeux d'un chat, j'ai du mal, oui, du mal à surmonter une gêne.

Pourquoi ce mal ?

J'ai du mal à réprimer un mouvement de pudeur. Du mal à faire taire en moi une protestation contre l'indécence. Contre la malséance qu'il peut y avoir à se trouver nu, le sexe exposé, à poil devant un chat qui vous regarde sans bouger, juste pour voir. Malséance de tel animal nu devant l'autre animal, dès lors on dirait une sorte d'animalséance : l'expérience originale, une et incomparable de cette malséance qu'il y aurait à paraître nu en vérité, devant le regard insistant de l'animal, un regard bienveillant et sans pitié, étonné ou reconnaissant. Un regard de voyant, de visionnaire ou d'aveugle extra-lucide. C'est comme si j'avais honte, alors, nu devant le chat, mais honte aussi d'avoir honte. Réflexion de la honte, miroir d'une honte honteuse d'elle-même, d'une honte à la fois spéculaire, injustifiable et inavouable. Au centre optique d'une telle réflexion se trouverait la chose – et à mes yeux le foyer de cette expérience incomparable qu'on appelle la nudité. Et dont on croit qu'elle est le propre de l'homme, c'est-à-dire étrangère aux animaux, nus qu'ils sont, pense-t-on alors, sans la moindre conscience de l'être. [Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*, p. 18]

Cette scène, bien que familière, est particulièrement originale dans un contexte philosophique. Les philosophes (à ma connaissance) évoquent peu la

question de la nudité humaine, ou même de la nudité en général. On en trouve à peine quelques exemples chez Descartes et chez Spinoza :

Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps-ci soient à moi ? si ce n'est peut-être que je me compare à ces insensés, de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois, lorsqu'ils sont très pauvres ; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre, lorsqu'ils sont tout nus ; ou s'imaginent être des cruches, ou avoir un corps de verre. Mais quoi, ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant, si je me réglais sur leurs exemples. / Toutefois, j'ai ici à considérer que je suis homme, et par conséquent que j'ai coutume de dormir et de me représenter en mes songes les mêmes choses, ou quelquefois de moins vraisemblables, que ces insensés, lorsqu'ils veillent. Combien de fois m'est-il arrivé de songer, la nuit, que j'étais en ce lieu, que j'étais habillé, que j'étais auprès du feu, quoi que je fusse tout nu dedans mon lit ? [Descartes, *Méditations, Première méditation*].

Est-ce moi qui, niant qu'il y ait des spectres et des esprits, comprends mal les auteurs ou n'est-ce pas vous qui, admettant leurs racontars, faites de ces auteurs plus de cas qu'ils n'en méritent ? Que d'une part vous ne mettiez pas en doute l'existence d'esprits du sexe masculin <*spiritus masculini generis*> et d'autre part doutiez qu'il y en ait du sexe féminin <*foeminini generis*>, cela me paraît ressembler plus à de la fantaisie qu'à un doute raisonné. Si telle était votre opinion en effet elle s'accorderait avec l'imagination du vulgaire qui décide que Dieu est du sexe masculin, non du féminin. Je m'étonne que ceux qui ont aperçu des spectres nus <*spectra nuda*>, n'aient point porté les yeux sur leurs parties génitales <*oculos in genitalia non conjecisse*> : est-ce par crainte ou parce qu'ils ignoraient la différence ? [Spinoza, *Lettre 54* à Hugo Boxel, septembre 1674].

Les philosophes laissent ici entrevoir de fugitives préoccupations quant à la nudité. Il peut aussi leur arriver de s'exprimer avec une discrète touche d'érotisme, comme le fait par exemple Descartes à propos de la « cire » qu'il « considère », dans la *Méditation seconde*, non seulement « toute nue », mais comme s'il « lui avait ôté ses vêtements »... Je ne connais cependant pas d'exemple d'un philosophe parlant explicitement de sa propre nudité, et encore moins, si possible, en parlant du point de vue du regard d'un animal. Ce dernier point de vue est d'ailleurs presque aussi rare dans les arts et la littérature. Je n'ai pu en trouver que deux exemples. Dans une scène bien connue et un peu énigmatique du film *Le Père Noël est une ordure*, la scène d'amour physique entre deux des protagonistes (joués par Thierry Lhermitte et Anémone) est « vue » de façon incomplète, déformée, fragmentaire, par un lapin caché sous un meuble. Cette caméra subjective animale permettait sans doute au réalisateur, entre autres explications possibles, de *ne pas* donner à voir entièrement des scènes un peu trop crues pour le public de tous âges auquel était destiné le film. Le point de vue animal-subjectif sur la nudité

humaine est également présent chez Colette, dans les *Dialogues de Bêtes*. Toby-Chien y parle au chat Kiki-La-Doucette de son amour pour sa maîtresse humaine (« Elle ») :

TOBY-CHIEN : Je n'oserais pas. Je l'aime, tu comprends. Je l'aime assez pour lui pardonner même le supplice du bain. KIKI-LA-DOUCETTE, *intéressé* : Oui ? Dis-moi ce que tu ressens. La vue seule de ce que Elle te fait dans l'eau me remplit de frissons. TOBY-CHIEN : Hélas !... Écoute, et plains-moi. Quelquefois, lorsqu'Elle est sortie de son bassin de zinc, vêtue de sa peau toute seule – une peau sans poils et douce que je lèche avec respect –, elle ne remet pas tout de suite ses peaux de linge et d'étoffe. Elle reverse de l'eau chaude, y jette une brique brune qui sent le goudron et dit « Toby ! » Cela suffit ; mon âme me quitte déjà. Mes jambes flageolent. Quelque chose, sur l'eau, brille, qui danse et m'aveugle, une image en forme de fenêtre tortillée... Elle me saisit, pauvre corps évanoui que je suis, et me plonge... Dieux !... Dès lors je ne sais plus rien... Je n'espère qu'en Elle, mes yeux s'attachent aux siens, durant qu'une tiédeur étroite colle à moi, épiderme sur mon épiderme...

Brique mousseuse, odeur de goudron, eau piquante dans mes yeux, dans mes narines, naufrage de mes oreilles... Elle s'excite, Elle m'étrille d'un cœur allègre, ahane, rit... Enfin c'est le sauvetage, le repêchage par la nuque, pattes battant l'air et recherchant la vie – la serviette rude, le peignoir où je goûte une convalescence épuisée... KIKI-LA-DOUCETTE, *troublé au fond* : Remets-toi. TOBY-CHIEN : Dame, rien que de le raconter... [Colette, *Douze dialogues de bêtes, Sentimentalités*]

Dans ces délicieux dialogues, la « pudeur » (puisque'il est question de cela dans notre rencontre d'aujourd'hui) est d'ailleurs l'apanage du chat :

TOBY-CHIEN : Oh ! Il y a longtemps que j'ai deviné ta préférence. Il y a, entre toi et Lui, une espèce d'entente secrète... KIKI-LA-DOUCETTE, *souriant, mystérieux et abandonné* : Une entente... oui. Secrète et pudique, et profonde. Il parle rarement, gratte le papier avec un bruit de souris. C'est à Lui que j'ai donné mon cœur avare, mon précieux cœur de chat. Et Lui, sans paroles, m'a donné le sien. L'échange m'a fait heureux et réservé, et parfois, avec ce bel instinct capricieux et dominateur qui nous fait les rivaux des femmes, j'essaie sur Lui mon pouvoir. [Colette, *Douze dialogues de bêtes, Sentimentalités*]

Colette associe dans ces extraits le regard que l'animal porte sur l'homme et un amour fortement érotisé, qui va jusqu'à la jalousie (rivalité qui fera le sujet de son roman *La chatte*). Or, de façon frappante, Derrida retrouve cette même dimension dans l'analyse de sa gêne d'être vu nu par son chat. Elle est accentuée, précise-t-il, lorsqu'un tiers est dans la pièce, et surtout si ce tiers est une femme :

Or ce moi, ce moi le mâle, croit avoir remarqué que la présence d'une femme dans la pièce allume dans le rapport au chat, au regard du chat nu qui me voit nu, et me voit le voir me voir nu, une sorte de feu brillant avec une fumée de

jalousie qui se met à flotter comme un encens dans la pièce. [Derrida, *L'animal que donc je suis*, p. 86]

Nous revenons par ce biais à la scène d'ouverture de *l'animal que donc je suis*. Derrida, en y réfléchissant, en la commentant, va progressivement laisser apparaître un certain nombre de paradoxes ou de difficultés liées au lieu commun selon lequel il y aurait une dissymétrie entre « l'homme » et « l'animal » quant à la « pudeur ». « La vérité de la pudeur », déclare-t-il en effet un peu plus loin (p. 70), à l'occasion d'une évocation de l'histoire de Bellérophon, qui, selon lui, « peut se déchiffrer d'un bout à l'autre comme une histoire de la pudeur, de la honte, de la retenue, de l'honneur en tant qu'il se lie à la décence publique », sera son sujet.

Derrida met ainsi en évidence, d'abord, une indécidabilité de la nudité objective et de la nudité subjective, qui rend presque inconcevable la nudité de l'animal par rapport à celle de l'homme. Est « nu », en effet, celui qui se sait nu (et qui, éventuellement, a honte de l'être). Et donc, l'animal, qui ne sait pas qu'il est nu, en fait ne serait pas vraiment nu, même quand il l'est totalement, et n'est d'ailleurs même pas perçu ni désigné comme tel (je l'ai déjà fait remarquer) dans le langage ordinaire. Derrida mentionne avec clairvoyance le seul contre-exemple des chevaux, que nous avons tellement l'habitude de voir harnachés que nous avons le sentiment de les voir « nus » lorsqu'ils sont sans selle ni mors. De là sans doute l'existence, dans le langage ordinaire, de l'expression « à cru », qui est une façon oblique et spécifique de désigner la nudité des chevaux. Derrida, toujours sensible à la sexualisation des discours, laisse alors passer quelques harmoniques impudiques dans le sien :

Avec ces mots, à nu et à cru, je viens de voir passer un animal. Et qui me regarde sans œillère. Un animal monté comme un cheval, à cru, c'est-à-dire 'à poil'. L'expression française est à peu près intraduisible qui dit 'monter un cheval à poil', c'est-à-dire à cru et sans selle. Et nous voilà déjà pris dans une toison, dans l'immense énigme touffue du poil, du pelage, de la pelure et de la peau. [Derrida, *L'animal que donc je suis*, p. 84-85].

Cette réflexion sur la « nudité » de l'animal et celle de l'homme reconduit Derrida à la question du « propre de l'homme », une des plus vieilles de toute l'histoire de la philosophie. Si l'on considère que le sentiment de la nudité, qui ne va pas sans conscience de soi et conscience du bien et du mal, est le propre de l'homme, alors on devra également considérer que, comme dit Derrida, « le vêtement serait le propre de l'homme, l'un des 'propres' de l'homme » (p. 19). Mais si l'on accorde cela, alors on aura beaucoup accordé à Derrida, sans doute plus qu'on ne l'aurait voulu : car on aura mis au rang de « propre » ce qui, généralement, est considéré comme « superficiel », « accessoire », « contingent », « secondaire », « ornemental », etc. (à savoir le

vêtement) et ainsi on aura accepté de suivre Derrida sur un des terrains où il souhaite le plus nous entraîner (dans ce livre-ci comme dans les autres), à savoir la remise en question constante, ou la déconstruction, par tous les moyens possibles, de la notion de « propre », ou de « propriété ».

Plus généralement, la scène du philosophe nu devant son chat est pour Derrida une occasion de revenir sur la définition même de la philosophie, voire de la théologie. Dans *l'Ancien Testament*, tout le monde le sait ou s'en souvient, seul Dieu voit Adam et Ève nus puis couverts ; et inversement seul Moïse verra Dieu –et seulement de dos :

Et Moïse dit : Je te prie, fais-moi voir ta gloire ! Et l'Éternel répondit : je ferai passer toute ma bonté devant ta face ; et je crierai devant toi le nom de l'Éternel ; je ferai grâce à qui je ferai grâce, et j'aurai compassion de qui j'aurai compassion. Et il dit : Tu ne pourras pas voir ma face ; car l'homme ne peut me voir, et vivre. L'Éternel dit aussi : voici un lieu près de moi ; tu te tiendras sur le rocher ; et il arrivera que quand ma gloire passera, je te mettrai dans le creux du rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé ; et je retirerai ma main, et tu me verras par-derrière; mais ma face ne se voit point. [*Exode* 33, 18-23]

Quelque chose dans cette scène évoque irrésistiblement, pour moi, l'impression que Dieu y « passe » tout nu devant un Moïse frustré de la vision de tant de « gloire »... Mais quoi qu'il en soit, dans les deux scènes la vision de la nudité ne concerne que l'homme, la femme, et Dieu. Le serpent ne voit Adam et Ève ni nus, ni non nus (si j'ose dire). Or pour Derrida, la philosophie peut se définir précisément comme cet oubli calculé du fait qu'un animal peut aussi nous regarder :

<L'animal> peut se laisser regarder, sans doute, mais aussi, la philosophie l'oublie peut-être, elle serait même cet oubli calculé, il peut, lui, me regarder. Il a son point de vue sur moi. Le point de vue de l'autre absolu, et rien ne m'aura jamais tant donné à penser cette altérité absolue du voisin ou du prochain que dans les moments où je me vois vu nu sous le regard d'un chat. [Derrida, *L'animal que donc je suis*, p. 28]

Derrida me semble ici sensible à cette dimension qu'a également perçue Werner Herzog à la fin de son film *Grizzly Man*. Le regard de l'ours est absolument impénétrable, tout autre. Sans doute le chat, et la plupart des grands mammifères, sentent-ils inversement la puissance du regard de l'homme. Derrida ne remarque pas une chose qui m'a toujours frappée, à chaque fois que j'en ai fait l'expérience : les animaux, et tout particulièrement les chats, ne semblent pas pouvoir supporter le regard humain. Ils baissent ou détournent toujours les yeux, ou font effort pour détourner la tête, visiblement très mal à l'aise lorsqu'on les fixe dans les yeux. Petite scène de grande

conséquence, j'en suis convaincu, tant la puissance du regard, et tout ce qui est lié au « mauvais œil » est lié à des pratiques victimaires constitutives de l'humanité, comme l'a si bien montré René Girard. Mais ce serait l'objet d'un autre exposé.
